

Oliver Rohe, écrivain

■ Ses deux premiers romans *Défaut d'origine* et *Terrain vague* sont passés inaperçus au Liban. Pourtant, ils sont tous deux inspirés de ce pays qu'ils abordent par là où ça fait mal: la guerre. Rencontre avec un auteur qui n'est pas là pour plaire.

«Il y a un trou noir dans l'histoire»

Votre nom ne laisse pas supposer votre vie. Pourriez-vous vous présenter?

Je suis né au Liban que j'ai quitté pour Paris en juin 1990, juste avant la fin de la guerre. La première année avait été difficile, parce que je voulais revenir, mais au bout de la deuxième, j'ai compris que ma vie allait être ici, à Paris. En 1993, j'ai passé six mois à Beyrouth, dont je suis reparti pour y revenir deux étés jusqu'en 1997; puis je n'y ai plus mis les pieds jusqu'en 2003.

Depuis vous avez publié *Défaut d'origine*, votre premier roman. L'écriture aurait-elle été une réconciliation?

Pas vraiment, même si ce que vous dites n'est étrangement pas faux puisque je suis, depuis, encore un peu plus détaché de ce pays. Je ne sais pas si c'est une pacification. J'y vais deux semaines pour aller à la plage, mais je n'y vivrai jamais. Mon avis sur les Libanais eux-mêmes n'a pas changé. Mais je nuancerais mon propos dans la mesure où il me semble que la nouvelle génération est

différente de la mienne, qu'elle n'est plus divisée entre les nightclubbers frimeurs et les nostalgiques de la guerre: une conscience politique émerge, hors des sentiers battus communautaires, et les jeunes s'essaient à une vie plus «civilisée», moins pourrie par le fric, moins fondée sur les apparences.

Vous dites ne pas vouloir vous approcher de ce pays. En même temps, vos deux romans l'abordent par là où ça fait mal: la guerre.

Les Libanais ne comprennent pas que leur guerre, ils l'ont faite, même si les enjeux régionaux pour la faciliter et la déclencher étaient là. Il est temps de nous demander comment gérer notre passé et élaborer une politique publique de mémoire sur laquelle tous s'entendraient et dont le but serait de former un citoyen libanais à part entière.

Il y a pourtant beaucoup de tentatives en ce sens au Liban...

Oui, mais la volonté politique n'est pas là puisque les politiciens sont d'accord pour

s'absoudre les uns les autres et ne sont pas prêts à prendre leurs responsabilités. On se retrouve avec un trou noir dans l'histoire libanaise. Par exemple, la reconstruction du Centre-ville aurait peut-être dû être pensée comme un prétexte pour conserver quelques immeubles intacts qui rappelleraient la période de la guerre. Il ne faut pas rester prisonnier de son passé, mais on ne peut pas passer de la guerre à quelque chose qui soit de l'ordre du Disneyland sans que les gens aient conscience de la transition. Or pour l'instant, le traumatisme de la guerre n'a été ni formulé ni dépassé. Preuve en est, on n'a pas de lieux de mémoire et encore moins d'archives. On ne peut éviter ce travail de mise à plat, à moins de vouloir préparer le terrain pour un autre conflit.

Entre dégoût et fascination, vous avez un rapport très ambigu au Liban.

J'y ai vécu la moitié de ma vie, même si ma formation intellectuelle a été faite à Paris. Il y a des choses très sensorielles qu'on ne

peut pas oublier comme le bruit ou la peur, des choses violentes que je retrouve de manière latente dans les contrastes architecturaux, physiques, langagiers du pays. Dans mes romans, je parle de ce que j'ai vécu et j'ai peut-être la bêtise de croire que cela peut intéresser des gens, qu'ils soient Libanais ou pas. Certains trouvent que mes livres sont violents et durs, il est vrai qu'ils sont des exagérations, mais il y a des choses à dire sur ce pays, quitte à y aller à la loupe. Qu'on approuve ou pas ce que je dis, peu importe. Mon but est que mon lecteur ne soit pas indifférent à ce que j'écris, même s'il se sent étouffé.

On ne peut être indifférent au personnage de *Défaut d'origine* qui règle ses comptes avec tout ce qui dérange dans la société libanaise.

D'abord, ce premier roman est une sorte de matrice pour les suivants. Et puis ce choix de système de pensée clos est volontaire; d'ailleurs, le personnage est enfermé tout le long du récit, d'où la métaphore de l'avion. Il est vrai que ce règlement de compte est

e libanaise»

violent, à l'image de mon propre mode de relation au monde. *Terrain vague* est tout aussi ardu parce que si le style est moins hargneux, le personnage est complètement enfermé dans son corps et dans son passé qui se délite, et il n'a aucun espoir de survie.

Surtout, votre second personnage s'inscrit dans une ville que tout Beyrouthin reconnaîtra comme sa ville, mais que vous ne nommez pas.

Ça peut avoir l'air prétentieux: j'essaie de ne pas m'attacher aux particularismes, mais de dégager ce qui peut être universel. Je parle de guerre, mais aussi de culpabilité. Et quiconque a participé à une guerre, qu'il soit Chinois ou Argentin, est concerné par ces questions.

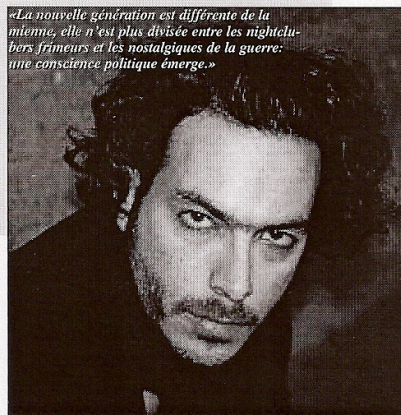
Vous vous attaquez aussi à notre rapport à la langue. Pourquoi les notes de bas de page «en français dans le texte», pour le moins étranges, puisque vous écrivez directement en français?

Je mets en relief les expressions idiomatiques qu'on acquiert lorsqu'on commence

Un regard allogène

Envie d'une douche d'acide sulfurique? Le personnage de *Défaut d'origine*, dans l'avion qui l'emène dans une ville – dont on ne sait rien si ce n'est qu'elle peine à se remettre des stigmates laissés par une longue guerre –, passe en revue, de manière systématique et implacable, tous les clichés dont une certaine société se berce pour éviter d'implorer. Et pas n'importe laquelle, puisqu'il s'agit bien de détruire les réflexes mentaux d'une bourgeoisie (libanaise?) hérités de la guerre, avec son rapport prétentieux et superficiel au monde, sa stérilité intellectuelle et son incompetence à gérer son histoire. La langue de Rohe, sévère, compacte, contrôlée jusqu'à l'extrême, au bord du craquement syntaxique, dit cyniquement ce sentiment de ne rien pouvoir maîtriser, cette défaillance de l'être, son doute systématique. «On s'habitue trop vite au goût du sang, écrit-il, et on tente ensuite de retrouver ce goût si spécial dans tous nos comportements, dans toutes nos pensées. La passion pour le meurtre ne se perd pas du jour au lendemain disait Roman et en attendant que la guerre reparte de plus belle (elle repartira, c'est certain) tous ces gens qui se sont si sportivement entre-tués et si considérablement enrichis pendant des années et des années, tous ces gens ne vont tout de même pas perdre – du jour au lendemain – leur passion pour le sang. Alors ils prennent leur mal en patience, cherchent de nouveaux débouchés, se recyclent et se diversifient: par exemple en se tuant sur les routes ou sur des pistes de ski ou dans des bastons.»

«La nouvelle génération est différente de la mienne, elle n'est plus divisée entre les nightclubers frimeurs et les nostalgiques de la guerre: une conscience politique émerge.»



à apprendre une langue et qui donnent l'impression de la posséder. Or les bourgeois libanais n'ont pas de langue, ou du moins, la leur n'est pas unique, puisqu'ils se targuent de parler trois langues alors qu'ils font, curieusement, des fautes dans les trois. Cela donne du répondant, certes, mais si on n'arrive pas à finir une phrase dans la langue dans laquelle on l'a commencée, c'est que cette langue n'est pas formée. Elle est un mélange que tout le monde comprend, mais ne donne aucune richesse intellectuelle. Comment donc se représenter, penser, imaginer à partir du moment où on n'a pas de langue unique?

Faites-vous violence à la langue en écrivant dans un français précis à la syntaxe compacte?

Je me refuse à faire du folklore en reproduisant fidèlement cette cohabitation des trois langues. J'essaie de penser une situation avec une langue, le français, que j'ai appris à maîtriser en me défaisant du français qu'on m'avait inculqué. C'est le début d'une forme de richesse intellectuelle.

Autre violence dans vos livres, mentale et morale: la limite entre bourreau et victime est très floue.

C'est que cette frontière n'est pas claire. *Terrain vague* est parti d'une interrogation: les bourreaux ont-ils une conscience mora-

le? En général, on croit que le bourreau ne regrette rien et que c'est la victime réchappée d'un massacre qui se sent coupable. Cela n'est pas complètement vrai. Je pense que la culpabilité du bourreau ressort, mais est formulée de manière détournée. Chez mon second personnage, c'est son corps qui part en vrille, il a des hallucinations, la jambe qui tremble, la mâchoire qui claque. Surtout, je me demande comment vit un homme qui était seigneur de guerre pendant 15 ans et qui a tout perdu du jour au lendemain. Que devient-on une fois que nos habitudes de boucher ont cessé? Un fantôme, un stigmaté honteux? Mon personnage se vit comme un dernier vestige qu'on cherche à effacer par souci d'oubli ou de reconstruction. Est-il une victime? Je n'ai pas de réponse, mais il me semble que c'est bien là que le jugement moral doit se suspendre.

■ PROPOS RECUEILLIS PAR HALA MOUGHANIE

Défaut d'origine et *Terrain vague* sont publiés aux éditions Allia.

Lowina Salimé